



Urga

Fabien Pavelet

lescarnetsdefab.blogspot.fr

La capitale Oulan-Bator et les steppes de Mongolie semblent être deux pays. La première parvient mal à conjuguer le capitalisme avec sa culture ancestrale, les secondes continuent d'être balayées par le vent qui les fait respirer. L'urga dans une main, les rênes de sa monture dans l'autre, voilà Fabien Pavelet lancé au triple galop pour rattraper un cheval qui s'échappe.

Oulan-Bator, début mai 2012. La Mongolie est un pays d'altitude et la météo y change vite. Un jour, il y fait 26 °C et le soleil est brûlant ; le lendemain, il fait 1 °C et il neige. Pris au dépourvu, j'ai vidé mon sac et empilé toutes mes épaisseurs avant de sortir.

Oulan-Bator se veut moderne, lancée sur le toboggan du capitalisme. Ici, aucun traditionalisme déplacé. Les adolescents ont des habits mal assortis et les cheveux ébouriffés, les costards se portent comme dans le reste du monde et les working girls ont des talons hauts. Le dèl traditionnel se fait rare ; seules les personnes âgées le portent encore au quotidien. Ces personnes qui ont connu la Mongolie avant le règne du pétrole ont la démarche tordue et les jambes arquées comme de vieux cow-boys. Sur l'asphalte, même combat. Oubliés les chevaux, ils ont laissé la place à la puanteur des gaz d'échappement.

La circulation d'Oulan-Bator est celle d'un junky après un shoot d'adrénaline. Le trafic y est anarchique, erratique. Les véhicules changent nerveusement de file et de direction, s'arrêtent où bon leur semble. Ici, on conduit de gros 4x4 comme on se fraye un chemin dans une foule compacte : on se faufile, on contourne, on se pousserai presque. Quand la circulation est bloquée (tout le temps), les conducteurs jettent leur véhicules dans les espaces libres de la chaussée puis freinent d'un coup, s'arrêtant quasiment pare-choc contre pare-choc. S'il le faut, ils créent une nouvelle voie de circulation, une roue sur le bitume de la chaussée, une roue sur la terre du bas-côté. Pour les passagers des bus, c'est un rodéo constant.

Dans cette mêlée, il n'y a pas de petits véhicules, pas de deux-roues non plus. Moyens et gros usent des mêmes techniques agressives, la patience et la courtoisie ne font pas partie des règles de circulation. Cela dit, entre conducteurs, on essaie parfois de s'organiser. On fait un signe de la main pour demander le passage, pas pour le laisser, on klaxonne comme un sourd, on s'interpelle par la fenêtre. Ou on s'invective.

En tant que piéton, pour traverser ces fleuves, il faut attendre un léger reflux dans la marée de véhicules, pressentir l'espace vide. Puis se lancer. Oser avancer, se faufler. Parfois forcer un



peu le passage. De toute façon, s'il ne mène à rien de s'énerver, à Oulan-Bator, il ne mène à rien d'être trop poli non plus.

Au bout d'une semaine et demie passée dans ce tumulte, je suis allé acheter mes billets de bus pour quitter la ville. J'ai attendu 40 minutes devant un guichet trop calme pour être en activité ; l'électricité était coupée, on ne pouvait plus imprimer les billets. Quand le courant est revenu, la bousculade a repris. Je me suis accroché au comptoir et, comme tout le monde, j'ai agité mes tögröks en direction de la guichetière.

Puis j'ai perdu un peu de temps dans un musée d'histoire naturelle rempli d'animaux grossièrement empaillés. J'y ai tout de même trouvé cette phrase à méditer : « Les pattes [des animaux] sont appropriées pour aller n'importe où ». Et les jambes [des humains] ?

Je pars demain pour les montagnes du Khangai.

Tsetserleg, deux semaines plus tard. Quels étrangers viennent donc par ici ? Tsetserleg est la capitale de l'Aïmag (région de Mongolie, ndlr) et est annoncée dans les guides comme des plus jolies, ce qu'elle est. Elle abrite cinq ou six hôtels et c'est une base de départ pour de nombreux treks à cheval et à pied. En pleine saison, des touristes passent par ici, et pas qu'un peu. L'été, il faut réserver pour avoir un lit. Et pourtant, les habitants me dévisagent comme si le passage d'un Occidental était une chose rare. Les adolescents me hèlent de loin puis rient dans mon dos, la caissière me montre le total